AVEC UNE PLUME ET DE L'ENCRE

Écrire des lettres n'est pas chose facile. Du moins pour moi. S'il y a au monde une chose que je déteste c'est d'avoir à écrire à quelqu'un; surtout une longue lettre pleine de détails et d'arguments. Cela me fatigue la tête et me donne des crampes dans les doigts.

Toutefois il y a des gens que cela amuse principalement les femmes, si je ne me trompe. Sans doute cela leur est facile; elles sont créés pour cela, comme il y a des individus créés pour peindre des tableaux fameux, ou pour jouer du violon.

Cependant de telles personnes composent la minorité et servent à confirmer la règle. Par conséquent, lorsque nous recevons une lettre bien rédigée et suffisament longue, d'une personne qui n'avait rien à gagner en l'écrivant et pour laquelle elle a sacrifié son temps et sa peine avant de l'expédier—que devons nous en conclure?

Vous répondrez que cela dépend du contenu; soit que la lettre offre la probabilité de nous faire quelque bien, ou qu'elle écarte de nous un danger quelconque. Vous avez raison. Il en est ainsi. Voici par exemple une lette qui est adressée à un pharmacien de Lille, M. Oscar Fanyau, *et publiée avec l'autorisation de l'auteur*, lorsque nous l'aurons lue, nous serons mieux à même de juger des motifs qui l'ont inspirée, ainsi que des raisons pour lesquelles M. Fanyau l'a publiée.

L'auteur est Madame Lecornu qui demeure au N° 1, rue du moulin, à Flers, Orne, et sa signature a dûment été légalisée par M. Salles. Maire de cette ville. La lettre est datée du 15 Novembre, 1899.

"Il y a environ trois ans, " dit la dame, " à la suite d'un refroidissement je fus prise d'une bronchite très grave. La trachée artère était très enflammée, et je toussais presque continuellement, et expectorais beaucoup. Cette tension continuelle finit par m'épuiser, et mes forces diminuèrent rapidement.

"Si cela est possible, je crois que les *quintes de toux étaient* encore plus violentes et plus persistantes la nuit que le jour, et m'empêchaient, naturellement, de jouir du sommeil et du repos. Ayant perdu l'appétit, la vue des aliments me laissait indifférente et le simple acte de manger n'était plus pour moi qu'un pretexte ou qu'une fiction; je mangaispour vivre, je ne vivais donc pas pour manger ou pour jouir d'au. un autre plaisir.

"Pendant deux ans—deux ans d'ennui et de langueur—je luttais contre le mal dont je souffrais et qui me faisais tant maigrir. Comme la bronchite est souvent *l'avant-coureur* de la phtisie, je redoutais de devenir la victime de ce fléau qui envoie tant de gens à une mort prématurée. Tous les traitements auxquels j'eus recours restèrent sans effet. Les médecins eux mêmes furent impuissant à me soulager, en dépit de leur excellente réputation *dans les maladies ordinaires.*

"En voyant cet état de choses le découragement me prit et tout le monde *disait que je n'en avais plus pour long* temps à vivre. Un jour j'entendis vanter l'efficacité de la Tisane américaine des Shakers dont vous êtes le seul propriétaire pour toute la France.

"Peu de temps après, j'en lus un compte rendu plus complet dans une brochure que vous publiez, et que vous faites distribuer *gratuitement*. Convaincu des mérites de votre remède je commençai à en faire usage. Les effets surpassèrent mon attente. Avant d'avoir fini le premier flacon, je me sentais beaucoup mieux; mon sommeil était plus prolongé et plus naturel, et la toux avait tellement diminuer qu'elle ne me dérangeait presque plus.

" Lorsque j'eus fini le second flacon, *la toux avait entièrement cessé; je* n'avais plus d'irritation à la gorge, et désormais j'avais la respiration libre *et facilé. Je repris de l'appétit, puis les* forces me revinrent et, finalement, j'étais complètement guérie.

" Quelques semaines après mes amis ne me reconnaissaient presque plus; tellement j'étais changée à mon avantage. Je crois sincèrement que si la Providence n'avais pas permis que *j'entendisse parler de la Tisane amé*ricaine des Shakers et si je n'y avais pas eu recours m'aurait été impossible de supporter plus *longtemps* l'affreuse maladie qui me torturait. Je vous suis redevable de ma guérison, et ne saurait trop vous en remercier, et ma seule excuse pour vous adresser cette lettre si longue et je le crain si peu intéressante, est de vous dire combien je vous suis reconnaissante."

Le motif qui a inspiré cette lettre et les raisons de M. Fany u pour la publier sont parfaitement démontrés. Elle a *été écrite dans le but de rendre ser*vice, et plus elle sera lue mieux cela vaudra. C'est aux auteurs comme Mme. Lecornu que le monde a de grandes et éternelles obligations.

FEUILLETON DU 27 NOVEMBRE — N° 224

LES DEUX ORPHELINES

PAR

Adolphe D'ENNERY

QUATRIÈME PARTIE

M. de Linières s'était levé et marchait à grands pas...

Tout à coup, s'arrêtant devant Marest :

— Votre police est mal faite, s'écria-t-il avec force... Vos agents procèdent d'une façon pitoyable ! Je veux réformer tout cela !...

Et avec un redoublement de fureur :

— Votre système est exécrable !.. Je le briserai !...

...Il faut en finir avec de ridicules traditions que vous suivez, vous et vos hommes, avec un déplorable entêtement .. Je chasserai des employés maladroits, des agents sans initiative qui n'apportent ni intelligence, ni zèle dans leur métier ..

M. Marest était pâle et un tremblement agitait tous ses membres.

De nouveau, le comte s'arrêta devant lui, les bras croisés :

— Qu'avez-vous fait ? Avez-vous seulement donné l'ordre de fouiller les hôtelleries et les auberges ?..

— Quelques-unes, monseigneur, ont déjà été visitées.

— Quelques-unes ?... Vous osez avouer que toutes, toutes, n'ont pas été inspectées du haut en bas ; que vous n'en avez pas fait ouvrir toutes les chambres, jusqu'au plus infect cabinet où l'on donne, pour quelques deniers, un grabat à la nuit aux maraudeurs et aux voleurs.

...Il faut donc que ce soit moi qui vous enseigne votre métier !... C'est inconcevable... *inouï.*

...Ah !... je ne supporterai pas plus longtemps pareille incurie !... Ecoutez bien ce que je vais vous dire monsieur ?

Et d'un ton sévère :

— Je vous donne quarante-huit heures pour avoir repris le fugitif... Vous avez entendu !...

Passé ce délai, je vous chasse, M. Marest, comme incapable... et je saurai vous trouver un remplaçant qui exécutera mes ordres et s'adjoindra des agents habiles...

L'employé enfonçait ses ongles dans le feutre de son tricorne.

Les paroles du lieutenant de police le flagellaient comme autant de coups de fouet...

Immobile, les yeux baissés, le front inondé d'une sueur froide, il écoutait...

Tout ce qu'il avait entendu lui bourdonnait dans le cerveau.

Il se sentait perdu.

— Quarante-huit heures ! répétait-il mentalement !... Et au bout la disgrâce la honte, la misère !... car personne ne voudrait employer un agent de police chassé pour incapacité notoire... Alors c'était la ruine...

Il lui qui avait conçu tant d'espérances, qui comptait sur un avancement rapide, tant d'années de service allaient être perdues pour lui...

M. de Linières le regardait toujours en roulant des yeux empreinte de la plus violente colère.

— Monseigneur, fit-il d'une voix tremblante, on obéira aux ordres de son Excellence !

L'agent de police se trouvait sous le coup d'une fureur qu'il parvenait à faire passer sur le compte de la peur.

Moins surexcité, moins aveuglé par la fureur, le lieutenant de police eût reconnu combien il était injuste envers un employé qui, récemment encore, lui avait donné des preuves de son habileté.

Mais il fallait qu'il s'en prît à quelqu'un et l'agent fut sacrifié à son courroux.

Au surplus, le comte continuait toujours sur ce ton qui ne s'apaisait pas :

— Je vous ai fixé le temps que je vous accorde pour le succès de vos recherches...

Cette fois Marest hasarda une observation.

— Monseigneur, dit-il, daignera-t-il mettre à ma disposition une compagnie de soldats du guet ?

— Pourquoi cela ? N'avez-vous pas suffisamment d'agents à qui donner des ordres ?

— Oui, en temps ordinaire ! Mais pour faire ce que commande Monseigneur, il me faut le double, le triple de monde..

— Pour faire exécuter des recherches ?

— Oui, monseigneur, car j'ai mon idée...

— Vous prétendez donc ?

— Faire visiter par mes hommes toutes les hôtelleries et auberges, simultanément.

— Pourquoi cela ?

— Pour éviter que la personne recherchée n'échappe, si elle se cachait par hasard dans une de ces maisons !... En effet, lorsqu'on aura vu dans un quartier que les agents opèrent des visites comme nous allons en faire, il est certain qu'il se trouvera des gens pour aller donner éveil aux autres...

M. de Linières regarda l'employé.

M. Marest, les yeux toujours baissés, attendait la réponse.

— Soit, lui dit le comte, je vais donner des ordres en conséquence.

Il s'était assis à son bureau et écrivit quelques lignes sur un feuillet, puis, ayant scellé de ses armes un pli, il le remit à l'agent.

Marest allait se retirer.

Le lieutenant de police le retint par ces mots :

— Vous n'aurez plus d'excuses, si vous ne réussissez pas, monsieur !

Cette fois l'employé se hasarda à lever la tête :

— A moins, monseigneur, que le fugitif ne soit plus dans la ville...

Sans répondre, M. de Linières libella plusieurs dépêches avec une fébreuse rapidité.

L'observation faite par l'agent avait porté juste et le chef de la police voulut en profiter.

Lorsque toutes les missives eurent été scellées, il sonna et remit à l'huissier les plis pour être immédiatement portés à leurs adresses.

Marest était demeuré à la même place.

— Vous pouvez vous retirer, dit le comte, et souvenez-vous des ordres que je vous ai donnés.

L'employé s'inclina très bas et sortit...

III

A peine M. Marest se trouvait-il dans l'antichambre qu'il se produisit dans sa personne un changement subit.

Ce n'était plus l'humble employé de tout à l'heure, courbant le front sous les reproches du magistrat courroucé.

Il retrouva l'air d'autorité qu'il savait prendre lorsqu'il était en présence de ces subalternes...

Il venait d'être violemment molesté dans son amour-propre, et il éprouvait le besoin de prendre une revanche. Il prit l'air rogne des mauvais jours et marcha, les poings fermés derrière le dos, ainsi qu'il voyait faire au lieutenant de police lorsque celui-ci était de mauvaise humeur.

Et se dirigeant vers le bureau où l'attendaient les agents, il repassait mentalement tous les reproches que le magistrat venait de lui adresser, pour y trouver le thème d'une virulente sortie contre ses hommes.

Aussi, en le voyant passer sur le seuil, les agents comprirent-ils tout de suite qu'ils subiraient le contre-coup de la scène qui avait eu avoir lieu pensaient-ils, dans le cabinet de M. de Linières.

Ils se levèrent tous en même temps et attendirent silencieux que leur chef leur adressât la parole.

M. Marest entra avec une lenteur calculée, et se mit à marcher, les yeux fixés sur le parquet, comme s'il était combiné quelque plan extrêmement compliqué.

De temps à autre il levait la tête et finait son regard aigu sur l'un de ses hommes.

Le subalterne n'ignorait pas que son emploi dépendait uniquement du bon plaisir de M. Marest.

Et il se gardait bien de donner, en quoi que ce soit, prise à la colère du chef.

La bombe allait éclater.

M. Marest, se plaçant en face des agents, commença d'une voix forte :

— Je suis fort mécontent du service. Il me faudra renouveler un personnel qui n'est plus à la hauteur de sa tâche.

Les yeux de Marest, roulant dans leur orbite, avaient incontestablement l'intention de lancer des éclairs.

Les agents qui connaissaient de longue date leur chef, ne doutaient pas qu'il allait se produire un revirement dans cette physionomie courroucée.

Et de fait, l'employé s'écria sans transition :

— Si j'exécutais à la lettre la volonté de Monseigneur, vous auriez déjà tous franchi le seuil de l'hôtel pour ne jamais y reparaître...

...Mais je prends sur moi de modifier les intentions rigoureuses de Monseigneur.

...Vous avez quarante-huit heures pour retrouver le prisonnier qui a réussi à s'évader de la Bastille !... Vous entendez, quarante-huit heures ! Pas une de plus...

Les agents s'entre-regardaient ; mais pas un ne prenait la parole pour protester, M. Marest poursuivit toujours sur le même ton emporté :

— Vous avez donc une occasion unique de vous réhabiliter à mes yeux. Ce délai passé, je vous remplacerai... c'est dit !

Il avait, en parlant ainsi, parodié un des gestes de grand seigneur du lieutenant de police.

Au bout d'un instant de silence, pendant lequel les policiers s'étaient dirigés vers la porte, il les rappelait par ces mots :

— Je veux encore vous sauver de la misère qui vous attend, si je vous renvoyais, j'ai conçu un vaste plan.

Les agents eurent un geste de satisfaction.

Pour le mettre à exécution, j'ai besoin de votre concours sérieux. Mais, avant de vous mettre en campagne, je tiens à vous interroger sur les recherches que vous avez faites dans la ville...

(A suivre).

PARIS — Près de la gare du Nord — PARIS

SPÉCIALITÉ DE COSTUMES TAILLEUR - ROBES ET MANTEAUX

FAÇON DE 1er ORDRE

Madame CORNUAT

36, Rue de Dunkerque, 36, PARIS

SES COSTUMES TAILLEUR A 80 FR. - 100 FR. - DOUBLÉ SOIE 150 FR.

Robes de Ville — Toilettes de Bal

MAISON

M. FÉVRIER & Cie

TAILLEURS

2 et 4, Grande-Rue — ROUBAIX — 2 et 4, Grande-Rue

Draperies Hautes Nouveautés

Vêtements Confectionnés et sur Mesure

Maison de Premier Ordre

et de CONFIANCE, ne livrant que des Articles absolument garantis

16 SUCCURSALES

GUÉRISSEZ vos

CORS AUX PIEDS

par la Pommade du Parcheur

Le flacon : Pharmacie DELARUE & RICHARD, successeur, Place de la Liberté, ROUBAIX.

AVIS

Le journal l'*Egalité de Roubaix-Tourcoing* a l'avantage de prévenir le public que par suite de l'agrandissement dans l'imprimerie d'une imprimerie ouvrière et de l'installation de nouvelles machines perfectionnées, les commandes d'impression de toute nature qui lui seront confiées seront exécutées avec la plus grande célérité et avec tous les soins désirables et à des prix très avantageux.

Coca des Incas

VIN APÉRITIF

donne force et santé

LESSIVE PHÉNIX

se vend en paquets de

1, 5 & 10 kilogr.

500 & 250 grammes

10 cent. LE NUMÉRO de 8 grandes pages avec 1re Page en Couleurs UN PATRON DÉCOUPÉ grandeur naturelle et UN SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE gratuit de huit pages pouvant être broché

EN VENTE PARTOUT LE DIMANCHE

Le Petit Echo de la Mode

Cet utile et très intéressant journal doit être lu et soigneusement conservé dans toutes les Familles. — C'est le Benjamin que l'on aime aveuglément, parce qu'il est toujours joli et coquet.

C'est le jury de l'Exposition du Mans qui l'a reconnu le meilleur, le plus complet, le plus élégant de tous ses semblables, en lui décernant comme tel, la plus haute récompense : le grand diplôme d'honneur *à la section de la librairie et* en nommant son Directeur membre du Jury.

Et pour celles de nos lectrices qui désirent un journal de modes de grand luxe, en quelque sorte un album vivant qui reste sur la table du salon, nous leur recommandons

LA MODE FRANÇAISE dont le prix n'est que de **25 Centimes**

Et qui donne chaque semaine une Revue de la Mode intelligente et pratique, une causerie sur le savoir-vivre, un article de couture pratique, des conseils sur la beauté par l'hygiène, une Chronique de nos élégantes mondaines, une Chronique artistique et musicale, roman, nouvelle, etc. — De nombreux concours avec prix en espèces, offerts aux lectrices abonnées. - Abonnement un an 22 fr. - Bureaux 5, rue de la Sablière, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Les Médecins sont unanimes à reconnaître, après essais, qu'un seul remède guérit réellement les **Echauffements, Ecoulements, Blennorrhagie et toutes les maladies des voies urinaires chez l'homme et la femme :**

LES CAPSULES VERTES

Green Capsules du Dr BENDERS

ex-major des troupes coloniales anglaises

(inoffensives composées d'extraits d'herbes des tropiques)

Le DÉPURATIF du même docteur est souverain contre les **Vices du sang, les Maladies de la peau, Dartres, Eczemas, etc., et tous les accidents syphilitiques.**

DÉPOTS dans les pharmacies de MM. LECLERCQ, Grande-Place, à Lille; GERRETH, 15, rue du Chemin-de-fer, à Roubaix; VANNEUFVILLE, rue Saint-Jacques, à Tourcoing; BLANCKAERT, à Wattrelos; MONTAIGNE, à Mouveaux; LEGAY, Grande-Place, à Lens; Vasseur, rue des Treilles, à Béthune; SAINTIVE, rue Pasteur, à Rémy-Liétard; Dr BERQUET, rue Lafayette, à Calais

Pour la Belgique : Pharmacie MARS, Grande-Place, à Mouscron.

PARIS - Près de la Gare du Nord - PARIS

SPÉCIALITÉ DE

Costumes Tailleur — Robes & Manteaux

FAÇON DE 1er ORDRE

MADAME CORNUAT

36, Rue de Dunkerque, 36, PARIS

Ses Costumes Tailleur à 80 fr. - 100 fr. - doublé soie 150 fr.

ROBES DE VILLE - TOILETTES DE BAL

FEUILLETON DU 27 NOVEMBRE. — N° 180

MONSEIGNEUR

PAR

Paul SAUNIER

DEUXIÈME PARTIE

LE SECRET D'OR

PROLOGUE (1774)

II

Les confidences du père Brahma

Par un mouvement instinctif, elle promena les yeux autour d'elle, comme pour remercier celui à qui elle devait tant ; mais le duc avait trop de délicatesse et de modestie pour se montrer en un pareil moment.

Après avoir acheté les meubles et veillé lui-même à leur installation, il s'était tenu à l'écart. Au lieu de venir en personne, ainsi qu'il l'avait promis, il avait envoyé deux de ses valets.

Marcelle put donc faire à l'aise l'inventaire de sa nouvelle demeure.

La chambre était grande, spacieuse et élevée.

Dans un angle de la pièce se trouvait le lit du père Brahma.

Au pied de ce lit, elle aperçut un fauteuil, dans lequel elle se laissa choir avec un plaisir enfantin. Par une porte contiguë, elle distingua un petit cabinet meublé seulement d'un lit, d'une table de toilette, d'un fauteuil et d'un miroir : cette pièce là lui était certainement destinée. Ainsi elle avait sa chambre ! Le duc avait donc tout prévu ? Que de joie cette disposition causait à la chère petite !

Continuant son inventaire, elle reporta ses regards sur la commode qui, tout d'abord, avait attiré son attention. Hélas ! elle n'avait plus rien à mettre dans ces tiroirs ventrus, capables de receler tant de trésors ! Machinalement, cependant, elle en ouvrit un.

Elle recula, plus surprise qu'effrayée, bien entendu. Dans ce tiroir elle avait vu des bas, des chaussettes, des mouchoirs et quelques mètres d'étoffe de laine soigneusement pliée dans un carton. Elle ouvrit le second, elle y vit des chemises, et des serviettes ; dans le troisième il y avait des draps.

C'était un enchantement. La jeune fille n'en revenait pas. Quoi ! tout cela était pour elle ! Pour elle qui, depuis si longtemps qu'elle en avait perdu le souvenir, avait désappris le bien-être !

Non pourtant, elle se souvenait.. l'aspect de ce petit appartement si luisant, de ces longs rideaux de cotonnade rouge qui pendaient à chacune des fenêtres, la rendait rêveuse... Il lui semblait qu'autrefois... il y avait bien des années de cela... elle avait habité une chambre plus belle encore ; qu'à côté de cette chambre il y avait une pièce plus grande et plus richement meublée, puis une autre pièce, puis... mais ces souvenirs étaient si confus, que rien de bien précis ne s'en détachait.

Tout en songeant, elle s'était rapprochée du lit qu'occupait le père Brahma.

Lui aussi, malgré la fièvre qui le dévorait, il avait laissé errer autour de lui son regard étonné et se croyait le jouet d'un rêve.

— Que vois-je ? balbutia-t-il en soulevant ses paupières appesanties.

— Comment ? à nous ! fit le vieillard stupéfait.

Elle lui expliqua alors ce que le duc de La Tournaye avait fait pour eux.

— Ah ! dit le père Brahma avec un accent singulier, c'est un généreux seigneur... lui ! toujours lui !

Il devint songeur et n'ajouta pas un mot. Il s'enfonça plus avant sous les couvertures et ferma les yeux.

Marcelle se garda bien de troubler le repos dont le vieillard avait tant besoin. Avec des précautions infinies, elle se leva quand elle le crut endormi et se dirigea vers la table de toilette.

Qu'allait-elle faire pour s'occuper ? Travailler sans doute, mais à quoi ? Elle n'avait sous la main aucun des objets qui lui étaient nécessaires. Et même elle n'avait pas une obole pour acheter ce qui lui manquait. Ah ! si elle avait su, comme elle aurait gardé les vingt-deux livres que l'insatiable huissier lui avait emportées.

Elle jeta un regard machinal dans la glace en face de laquelle elle se trouvait. Ses cheveux étaient en désordre, sa figure défaite, ses yeux rougis par les larmes. Vite elle courut chercher une serviette et ouvrit le tiroir de sa table de toilette, espérant sans doute y découvrir une nouvelle surprise.

— Oh ! fit-elle alors, en étouffant le bruit de sa voix.

Dans ce tiroir, qui était divisé en trois compartiments, elle venait d'apercevoir une bourse, à travers les mailles de laquelle luisaient des pièces d'or.

De l'or ! Elle avait de l'or ! Elle s'empara de la bourse avec un véritable délire et vida dans sa petite main les dix louis qu'elle contenait. Dix louis ! C'était une fortune. Comment tant d'argent pouvait il tenir si peu de place ?

— Ah ! comme je vais le gâter ! dit-elle en couvrant le père Brahma d'un long regard.

Elle se pencha sur lui et, voyant qu'il reposait, elle courut aux provisions.

Un quart d'heure après, elle était revenue chargée d'une foule d'ustensiles variés et allumait un bon feu dans la cheminée.

Vers onze heures, le docteur arriva.

Avant de rentrer chez lui, il avait eu la curiosité de savoir ce qu'était devenu le père Brahma. Du n° 25, on l'avait envoyé au n° 9 de la rue Saint-Louis et il était monté chez le vieillard.

— A la bonne heure ! dit-il. Ici nous viendrons peut-être à bout de cette fièvre maudite.

Il prit le bras du malade, et son front se embrunit. Loin d'avoir diminué, la fièvre avait augmenté d'intensité. Le pouls battait avec une effrayante rapidité, la peau était sèche et brûlante.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, pourvu que ces rudes épreuves ne lui aient pas porté un coup mortel !

Marcelle épiait sur son visage tout ce qui s'y passait. Elle vit l'air grave et réfléchi du docteur.

— Eh bien ! demanda-t-elle avec anxiété.

— Je ne saurais me prononcer encore, dit évasivement le médecin ; mais je reviendrais ce soir, tous les jours, plutôt deux fois qu'une, ajouta-t-il.

La jeune fille le regarda disparaître d'un œil attristé. Sa joie s'était évanouie, car si le docteur revenait deux fois par jour, se disait-elle, c'est que le père Brahma va plus mal.

Vers cinq heures, on frappa à la porte, qu'elle alla ouvrir.

C'était le duc de La Tournaye, qui venait, en compagnie de Brissot, chercher des nouvelles du père Brahma.

En effet, le matin, aussitôt après le départ du vieillard, le jeune clerc était allé à son étude. A son retour, il avait trouvé un billet ainsi conçu :

« Mon cher monsieur,

« Si vous voulez, ce soir, aussitôt que vous serez libre, faire avec moi une visite à vos protégés, venez me prendre à mon hôtel : j'aurai l'honneur de vous y attendre.

« Lucien DE LA TOURNAYE. »

Brissot n'avait eu garde d'y manquer.

Quant au gentilhomme, il voulait, en agissant de la sorte, s'épargner les embarras d'une scène de reconnaissance.

Marcelle, en les voyant tous les deux, comprit, en effet, qu'elle ne pouvait remercier l'un sans remercier l'autre : mais ce fut plus fort qu'elle. Furtivement elle saisit la main du gentilhomme et la baisa respectueusement avant qu'il parvint à la dégager.

Le père Brahma essaya de se redresser quand il vit entrer les deux visiteurs ; mais tout ce qu'il put faire, ce fut de joindre les deux mains.

— Ah ! monsieur, dit-il en s'adressant au duc de La Tournaye, vous nous avez comblés.

Brissot s'effaça modestement. En présence du prodige d'activité que le gentilhomme avait réalisé, il sentit que sa charité était reléguée au second plan et n'en fut que plus touché de la délicatesse avec laquelle le duc avait agi.

Il déclara donc qu'il était enchanté d'avoir fourni à M. de La Tournaye l'occasion d'ajouter un bienfait de plus à ceux que celui-ci avait déjà semés sur sa route ; mais il ajouta que ses occupations ne lui permettraient pas de venir aussi souvent qu'il le désirerait.

Marcelle protesta vivement de sa reconnaissance et l'assura qu'elle s'estimerait heureuse et fière de le recevoir, toutes les fois qu'il se présenterait.

Le jeune clerc se retira. Presque au même instant survint le docteur.

L'accablement auquel le malade était en proie l'inquiéta plus que ne l'aurait fait une fièvre ardente. Il prescrivit un nouveau remède et refusa de se prononcer, cette fois encore.

Le duc s'éloigna avec lui et demanda au médecin ce qu'il pensait réellement de l'état du vieillard.

— Hélas ! monseigneur, répondit le docteur, j'ai bien peur que tout ce que vous avez fait pour le sauver ne soit inutile.

— Vraiment ? fit le gentilhomme, qui tressaillit.

— Avant deux jours, je vous informerai définitivement, si cela vous intéresse, du résultat de mes observations.

— Vous m'obligerez, monsieur, dit le duc en le quittant.

Deux jours se passèrent, en effet, pendant lesquels le docteur vint régulièrement rendre visite au malade.

Il avait conservé un visage impassible. Aussi c'est en vain que Marcelle l'avait interrogé du regard.

Quant au père Brahma, il avait si bien conscience de sa situation, qu'il résolut de s'en ouvrir au docteur.

Sous un prétexte facile à trouver, il pria Marcelle de passer dans la pièce voisine et resta seul avec le docteur.